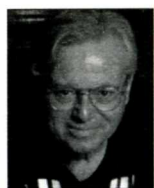


Né à Bruxelles en 1939, Patrick Virelles a longtemps travaillé dans le monde culturel. Il vit aujourd'hui à Dailly.



© Marc Basseur

Du même auteur:

Peau de vélin

Belfond, 1993; La Renaissance du Livre, 2002

Les grilles du parc Monceau

Verticales, 1998

Les pigeons de Notre-Dame

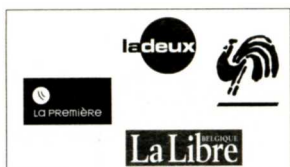
La Renaissance du Livre, 2001

Le prose en 555 variations

Le grand miroir, 2004

Un puma feule au fond de ma mémoire

Labor, 2004



La boule de bleu

Patrick Virelles



Ce matin-là, en dépouillant son courrier, Frédéric découvrit une enveloppe à l'en-tête de l'Échevinat de la Culture de Mons. Il ignorait à cet instant que le libellé de l'invitation qu'elle contenait allait réveiller son passé, ce passé qu'il croyait avoir définitivement enterré en même temps que ses parents, tous deux disparus dans un accident de la route alors qu'il avait à peine seize ans.

Le carton qu'il en retira l'invitait à une rencontre avec une demi-douzaine d'écrivains hennuyers dans un établissement du centre ville à l'enseigne insolite : *Boule de bleu...*

Boule de bleu... Il y avait des lustres qu'il n'avait plus entendu cette expression ! Cela remontait à sa petite enfance, lorsque sa mère l'envoyait chez le droguiste : « Va vite m'acheter des *boules de bleu* chez monsieur Mathy, mon chéri, je vais tomber à court. Tu lui diras que je passerai le payer demain. » Et il faisait diligence pour rapporter à sa mère ces petits sachets de tulle ajouré renfermant ce précieux *bleu anglais* avec lequel, autrefois, on azurait le linge de maison, lequel, lavé avec cet adjuvant, acquérait le blanc bleuté des yeux d'enfants, ce blanc précieux de la fine porcelaine anglaise.

Boule de bleu... Ces quelques mots avaient réveillé de manière inopinée un passé qu'il pensait avoir définitivement caviardé de sa mémoire pour y enfouir ses parents au plus profond, dans la cendre de l'oubli. Et voilà que, soudainement, ce passé lui remontait en tête comme si, telle une clé, cette formule, boule de bleu, avait ouvert un coffret de souvenirs qu'il croyait avoir cadencé et relégué à jamais dans le grenier des années mortes. Et ceux-ci affluèrent...



C'était chez ce même droguiste que son père s'était autrefois procuré un appareil fabuleux, plus fabuleux encore que son pistolet "cow-boy" au barillet chargé d'amorces qu'il faisait claquer par tout leur appartement en ouvrant largement les narines pour s'emplier les poumons de la virile odeur du soufre, appareil qui portait le curieux nom de *Fly-Tox*.

Constitué d'une sorte de grosse pompe à vélo montée perpendiculairement à un cylindre de la taille des actuelles cannettes de bière qui lui servait de réservoir, le tout d'un jaune moutarde, cet engin était une arme redoutable, chargée d'un gaz meurtrier, le D.D.T.

Son père lui en avait expliqué le fonctionnement avant de lui en confier la charge. Et Frédéric se souvenait qu'il s'acquittait de celle-ci avec un zèle assassin, pulvérisant à tout-va pour décimer les mouches, les moustiques et tous ces importuns ailés qui, l'été, profitaient des portes-fenêtres ouvertes sur le jardin pour s'introduire dans leur logement.

C'était chez ce droguiste encore que sa mère l'envoyait, aux premières jonquilles, acheter des boules de naphthaline, sortes de billes granitées, d'un blanc neigeux, grosses comme des cerises bigarraux, dont la forte odeur chassait les mites et que sa mère, au début du printemps, glissait dans les poches des vêtements d'hiver avant de les ranger dans une penderie réservée à cet usage.

Boule de bleu... Mais où se cachaient aujourd'hui les mites de son enfance? Et les doryphores qu'il traquait pendant la guerre? Et les hannetons qu'avec la cruauté inconsciente des enfants il perçait d'une aiguille reliée à un fil de soie pour s'amuser des figures aériennes que l'insecte condamné s'épuisait à tracer dans la roseur vineuse du soir en bourdonnant? L'homme éteignait-il les races animales les unes après les autres?

Et n'en allait-il pas de même avec certaines variétés de plantes? Car il prenait brusquement conscience de ce qu'une fleur avait aujourd'hui dis-

paru de l'habitat pourtant le plus commun de nos contrées, les prés. Dans ces prés, où il aimait autrefois gambader, le bleuet, la pâquerette et le coquelicot arboraient jadis le drapeau français. Il n'en allait plus de même aujourd'hui: le bleuet manquait tristement à l'appel.

Boule de bleu... Le hanneton, c'étaient ses petites cousines du Brabant flamand qui lui avaient appris qu'on pouvait en jouer comme d'un cerf-volant.

Dans leur campagne de terre grasse où l'on cultivait la pomme de terre *bintje* et la betterave sucrière, où les hommes mâchaient la chique de tabac dont ils tiraient une essence noirâtre qui, mélangée à leur salive, donnait un jus âcre dont, d'un crachat précis, ils convulsait les limaces, et où les femmes, à vêpres, coiffaient de leur ample jupe le fond paillé des chaises de l'église, bien aises de pouvoir concilier leur devoir religieux avec le repos de leurs jambes gonflées et lourdes des travaux du jour, dans cette campagne où ses tantes barattaient la crème pour la transmuier en de grosses mottes d'un beurre bouton d'or à la saveur nonpareille dans lesquelles Frédéric piochait pour en tartiner un pain blond à larges mailles que les mères sanctifiaient d'une croix tracée au couteau et que les enfants nappaient d'une compote de rhubarbe encore tiède, dans cette campagne aux couleurs du bonheur, on ne connaissait ni le *Fly-Tox* ni la *boule de bleu*.

Pour les mouches, on les piégeait avec des attrape-mouches, longs serpentins de papier gluant que ses tantes accrochaient aux arabesques de cuivre des lustres hollandais. Pour les moustiques et les araignées, on s'en accommodait. Le cheval subit le taon.

Quant au linge, une fois lavé, on le mettait à "herber" dans le verger où il prenait le soleil comme aujourd'hui les belles sur les plages du Midi. Le linge y gagnait naturellement en luminosité tout en s'imprégnant des senteurs des herbes et des fleurs des prés.



